

Entretien avec Nicole Mosconi

par Laurence Gavarini et Philippe Chaussecourte

Philippe Chaussecourte : *Bonjour Nicole. Merci d'avoir accepté de partager avec Laurence et moi une partie de ton après-midi pour cet entretien qui s'inscrit dans la suite de ceux qui ont déjà été effectués pour la revue Cliopsy. Ce qui nous intéresserait particulièrement, ce serait que tu évoques ton itinéraire jusqu'à l'École Normale, ton enseignement, et puis le rapport à la psychanalyse... Finalement, comment tout cela s'est conjugué pour que tu deviennes l'universitaire que nous connaissons.*

Nicole Mosconi : J'ai évoqué dans mon premier livre un souvenir d'enfance sûrement très important pour moi. Quand mon père a dit : « Bon. On voulait un Jean-Pierre on a eu "ça" »... qui était « moi ». Finalement, plus j'y réfléchis, plus je me dis que c'est quand même ça qui m'a rendue intelligente ; parce que je me suis demandé pourquoi c'était mieux d'avoir un Jean-Pierre. Vraiment je crois que je me suis posé cette question, très tôt.

Je devais avoir trois-quatre ans, et... j'ai un autre souvenir c'est que peu de temps après, mes parents m'ont emmenée voir une amie de ma mère et on a logé dans un hôtel, qui s'appelait Hôtel des Quatre Fils Aymon. Cette enseigne m'avait fascinée ; alors je ne sais pas si je savais déjà lire, si je l'ai lue moi-même ou si on me l'a lue, en tout cas je vois encore très bien l'enseigne imagée et ces quatre fils. J'ai eu très très vite un enjeu : comment satisfaire mes parents, puisque apparemment, en tant que telle, je ne les satisfaisais pas ; et je pense que c'est pour ça que je suis devenue bonne élève. Je me souviens d'un devoir qu'on avait fait quand j'étais en 5^e au lycée, et où la prof nous avait donné comme sujet en français : « Votre bulletin scolaire arrive à la maison, racontez ce qui se passe ». Et moi, je ne me rappelle plus très bien ce que j'avais raconté mais en tout cas je me souviens que j'avais raconté que je me réjouissais de voir que ça faisait plaisir à mes parents et la prof m'a dit : « Mais enfin Nicole, on ne travaille pas pour ses parents, on travaille pour soi ». Et pour moi, cette remarque m'a remplie de perplexité, parce que je pense que jusque-là, je travaillais pour faire plaisir à mes parents.

Jusqu'en 5^e j'étais bonne élève. Malgré cette parole de mon père, ça a été quelqu'un pour moi de tout à fait important ; tous les samedis après-midis il m'emmenait me promener ; on allait souvent à Montmartre, quand j'étais petite. Quand il était jeune, il avait aimé dessiner et il aimait voir les peintres de Montmartre, les portraitistes, de même on se promenait au bord de la Seine, on allait voir les bouquinistes. Ma mère s'occupait de moi le jeudi. On allait beaucoup aux Tuileries. Moi, franchement, j'ai été choyée.

Quand j'ai fait lire le prologue de mon livre à mon père, il n'était pas content et très, très triste, finalement je crois : « Quand je pense tout ce que j'ai essayé de faire pour toi... », m'a-t-il dit.

Par la suite j'ai été au lycée, au Lycée Hélène Boucher à Paris, puisque mes parents habitaient dans le XX^e arrondissement... J'ai fait une scolarité où j'avais de temps en temps l'enjeu du prix d'excellence mais pas dans toutes les classes. Je n'ai pas été forcément toujours une élève très docile dans tous les cours ; je chahutais des profs que je ne trouvais pas bien ; pas dans les matières que je respectais. Les lettres, parce que c'était la matière importante, j'ai fait français, latin grec. J'ai eu des profs extraordinaires vraiment, qui m'ont appris énormément de choses... Les maths, aussi. Il y a une prof de physique que j'ai pas mal chahutée. Dans le second cycle on se posait comme « littéraires » ; les maths, mais surtout la physique, les sciences nat., ce n'était pas très important pour nous, bien que, au bac, au bac littéraire à ce moment-là, au bac philo, on avait des sciences nat, des maths bien sûr. Il n'y avait pas de physique, je pense. Sinon, en anglais, aussi, je n'aimais pas trop l'anglais, je ne sais pas pourquoi... enfin je n'ai pas eu de très bons profs ; je n'ai pas eu de chance en anglais. L'histoire-géo ça dépendait des années, j'ai eu de bons profs et j'ai eu de moins bons profs. Bon, alors on chahutait aussi bien sûr en musique par exemple, je chahutais un peu en musique, bien que j'aimais ; je faisais partie de la chorale du lycée et j'adorais. J'ai beaucoup chanté, dans ma vie, j'adorais. J'ai aimé la chorale et le chant à l'école primaire, parce que j'ai eu la chance d'avoir une prof de musique de la ville de Paris. Moi j'ai vraiment eu une chance inouïe pour ma scolarité. Quand j'étais en Seconde, notre prof d'histoire-géo nous avait conseillé une association qui organisait des camps de vacances pendant l'été qui associaient la marche et la culture. Et moi j'avais tout de suite accroché, parce que j'étais fille unique et je cherchais les groupes. J'ai toujours eu des copines qui avaient plein de frères et sœurs... moi j'étais malheureuse d'être toute seule, vraiment ; donc les groupes, ça me plaisait. Ça me plaît toujours d'ailleurs.

Alors quand je suis arrivée en Terminale, j'ai un peu hésité parce que, en 1^{ère}, j'avais fait une option math qui permettait éventuellement de passer en Math-Élém. après. Et puis il y avait des amis de mes parents qui me disaient : « Fais plutôt Math-Élém, c'est mieux ». Et puis finalement j'ai dit : « Non. Je fais, je continue en Lettres, je fais philo ». Alors en Terminale, s'est posée la question de savoir ce que j'allais faire et le prof de philo nous a conseillé à plusieurs – on était une bonne classe, faut dire, parce que quatre de mes copines sont venues, comme moi au lycée Fénelon en hypokhâgne et parmi ces quatre-là, il y en a trois qui sont rentrées à l'ENS Sèvres. Parce qu'il n'y avait pas de classe préparatoire à Hélène Boucher à ce moment-là, il fallait changer de lycée. En hypokhâgne, j'ai eu un prof de lettres dont je me souviens toujours. Il m'a appris beaucoup beaucoup de choses ! Je me souviens, après cette hypokhâgne, je me souviens d'avoir été en vacances, toujours avec ma grand-mère et j'étais sur le balcon de la

maison, et dans une espèce d'euphorie, en me disant : « Vraiment, c'est extraordinaire ce que j'ai appris cette année ! Je me vois encore, devant le paysage, là ! ».

C'est d'ailleurs paradoxal parce que ce professeur faisait les cours de français et de grec : je me débrouillais bien en grec. Et en français je n'avais pas de bonnes notes ; je n'avais pas souvent la moyenne, j'ai eu même de très mauvaises notes, bon. Mais, cela ne me gênait pas, cela ne m'empêchait pas d'être passionnée par ses cours. Finalement, je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il voulait, franchement. C'est la première fois que je me trouvais devant une interrogation. Mais, réflexion faite, maintenant, je pense que je n'avais pas assez de culture, tout simplement ! Je n'avais pas assez lu. Les enseignants ne nous demandaient pas assez de lire à ce moment-là. Alors en hypokhâgne, je me suis mise à lire. En hypokhâgne j'avais de très bonnes notes en grec et de mauvaises notes en français et en khâgne, je me suis mise à avoir de mauvaises notes en grec et de très bonnes notes en français !

J'ai intégré l'École de Sèvres dans les dernières, je pensais que j'allais être collée... J'ai eu une chance inouïe, je suis tombée sur des sujets que j'avais vus la veille... Mes parents m'avaient dit : « Tu pourras redoubler ta khâgne, il n'y a aucun problème, on sait que c'est difficile ». Ma copine à qui ses parents avaient dit : « Si tu ne rentres pas cette année à Sèvres, nous l'année prochaine on te coupe les vivres ! », elle s'est fait coller ! Alors qu'elle était meilleure que moi ! Elle était plus solide en philo, en français... elle n'était sans doute pas meilleure que moi en latin et en grec, et ça, ça paye beaucoup. Ce n'était pas très juste. En tout cas, moi j'ai eu le sentiment d'une grande injustice. Enfin ça ne lui a pas nui beaucoup parce qu'entre-temps, elle s'était mise en relation avec Simone de Beauvoir. Elle lui avait écrit. Simone de Beauvoir lui avait répondu, elles s'étaient rencontrées et celle-ci lui a payé sa deuxième année de khâgne et elle a intégré la 2^e année.

Il y avait aussi une fille qui était en deuxième année de khâgne, et elle était vraiment la meilleure de notre classe, et elle s'est fait coller, avec des notes, des sales notes ! Elle avait toujours la meilleure note en français, elle a eu 3 ! Au concours... des trucs... absolument incompréhensibles...

Vraiment je ne pensais pas intégrer la première année, parce que quand même ce n'est pas... fréquent... Enfin je veux dire... Et j'avais planifié sur deux ans ! C'est-à-dire que justement, par exemple, en histoire latine et grecque, j'avais fait la moitié du programme ! Donc si j'étais tombée sur l'autre moitié... il y a quand même une part de chance qui fait que... on a l'impression d'être... Puis franchement, avec cette première copine, vraiment c'était terrible pour moi. Parce que je trouvais que c'était tellement pas juste ! C'était elle qui devait passer ! C'était elle qui avait besoin de passer ! Elle est rentrée l'année d'après. On s'est retrouvées, oui. On... n'a pas... beaucoup été ensemble. Je ne sais pas, on s'entendait moins bien ; je ne l'ai retrouvée qu'au grand Congrès Simone de Beauvoir. Je lui ai dit : « Est-ce

que tu me reconnais ? ». Elle a répondu : « Bien sûr que je te reconnais ! ». Vraiment pour moi, je pensais que c'était quelqu'un qui allait écrire, qui allait faire ou une œuvre littéraire ou une œuvre philosophique. Et puis finalement non, cela m'a beaucoup surpris.

Laurence Gavarini : *Est-ce qu'en classes préparatoires, il y avait déjà en germe quelque chose du féminisme ? Chez toi ? Chez elle ? Vous échangez ?*

Nicole Mosconi : Pour moi à ce moment-là Simone de Beauvoir ça sentait un peu le soufre. Elle m'avait dit : « T'as lu ? » J'ai dit : « Oui oui, j'ai lu ». Mes parents avaient le livre de Simone de Beauvoir *Le deuxième sexe* ; je pense que je ne l'ai pas lu à ce moment-là. Je l'ai lu plutôt quand j'étais à l'École.

Ma mère avait lu beaucoup quand elle était jeune. Quand elle s'est mariée, elle avait 38 ans ; une fois mariée elle a quand même moins lu parce qu'elle n'avait pas beaucoup de temps, enfin moi je l'ai vue moins lire... Mais dès qu'elle a été à la retraite, elle a dé-vo-ré !

Mon père avait beaucoup de bouquins, lui, il lisait beaucoup. J'ai connu mon père faire des cours du soir pour de la promotion... parce qu'il a eu une carrière promotionnelle dans les PTT, ce qui était très commun. Il a fini administrateur au Ministère des PTT. Il était alors passionné par la littérature. Son père était facteur ; il avait été au lycée avec une bourse. Je l'entendais dire justement qu'à 12 ans son instituteur l'avait retenu parce qu'il voulait avoir le 1^{er} du canton au Certificat d'études ! Mais en même temps il lui a fait passer le concours des bourses et donc il a été au lycée. Il était l'aîné de cinq et il n'était pas question qu'il continue après le bac. Il est entré dans les PTT, comme « ambulancier », les gens qui triaient le courrier dans les trains. Il m'a dit, un jour, que son rêve aurait été d'être médecin militaire, parce que les études étaient payées ! Mais il ne l'a pas fait.

Laurence Gavarini : *Donc le féminisme... tu nous fais entendre qu'il serait en lien avec les premières expériences et perceptions au sein de la famille.*

Nicole Mosconi : Le féminisme, j'avais bien compris que les garçons, c'était mieux que les filles, je trouvais que c'était très bizarre et pas très juste. Le sentiment d'une injustice, très tôt c'est quelque chose que j'ai ressenti. Et le fait qu'il y avait des gens pauvres – enfin faut dire que dans ma famille c'était des gens humbles, ma grand-mère paternelle, elle, était fille de jardinier mais vraiment pour moi c'était une paysanne, qui parlait le patois – le patois poitevin parce que... du côté de mon père c'était Niort, c'était pas du tout la Savoie. Mais c'était une femme qui avait travaillé toute sa vie pour élever ses cinq enfants, et qui était courbée en deux et qui était très forte, malade et... j'avais le sentiment de ces personnes dont la vie avait été une vie très dure ; et pour moi il y avait quelque chose d'injuste à voir par exemple mes copines de lycée, qui étaient quand même presque toutes des filles de milieu plutôt bourgeois...

J'ai eu très tôt le sentiment de la différence sociale. C'est vrai que quand, par exemple, mon père allait voir les profs, parce que c'était mon père qui

allait voir les profs au lycée, j'avais toujours peur qu'il dise des bêtises, enfin des choses déplacées. Quand j'ai lu Annie Ernaux, *La Honte*, pour moi il y a eu des échos extraordinaires !

Il y a une chose importante : les rédacteurs des PTT pouvaient faire une école qui s'appelait École Supérieure des PTT, qui permettait de devenir vraiment cadre... Il y a renoncé. Il y avait une épreuve, si je me rappelle bien les épreuves, plutôt de culture générale, et dans ce domaine il pensait pouvoir réussir, et puis une épreuve de maths et il a dit : « Bon, je ne suis pas au niveau en maths, je n'y arriverai jamais. »

Il a fait la préparation mais il n'a jamais passé le concours. Ma mère m'avait toujours dit : « Il faut que tu sois institutrice parce que c'est bien pour une femme ». Il fallait faire l'école normale, donc moi j'ai fait l'École Normale. Vraiment. Je n'étais pas inhibée, j'avais un mandat, c'est clair et j'ai réussi le concours... Je me suis battue... moi, vraiment, dans les situations de concours, je me bats. Mais alors pour passer l'agrégation de philosophie, là ça n'a plus marché. La première année, je me suis fait coller. Je n'ai eu le concours que la deuxième année. Je pense que je m'étais identifiée à mon père et que je ne me suis pas autorisée à réussir là où mon père avait renoncé. C'est mon mari qui m'a aidée à passer le concours la deuxième année, il m'a aidée à me désinhiber.

Philippe Chaussecourte : *Est-ce que la psychanalyse avait été évoquée dans votre cours... de philo par exemple ?*

Nicole Mosconi : Non. non. Comment est-ce que j'ai rencontré la psychanalyse ? Pas dans les cours, je ne crois pas. En tous cas cela ne m'a pas laissé de souvenir. Quand est-ce que je me suis mise à lire ? J'ai rencontré la psychanalyse en lisant Freud, sans doute à Sèvres. Quand on a commencé à enseigner tous les deux, mon mari et moi, il était au lycée de garçons, moi j'étais au lycée de filles, puisque c'était avant (19)68, on a constitué un pool pour faire les cours. C'est-à-dire que l'un préparait certains cours, l'autre d'autres cours... lui a fait plutôt les cours de philosophie des sciences parce que c'était quand même sa partie et c'est moi qui ai fait le cours sur la psychanalyse. Forcément j'en avais déjà beaucoup lu puisque j'arrivais à faire un cours ! Et mon mari m'a dit que mon cours sur la psychanalyse était très bien, j'étais fière !

Laurence Gavarini : *Tu as un souvenir de ton premier cours ?*

Nicole Mosconi : Au premier cours, je me souviens très bien, j'avais 43 élèves dont trois filles qui étaient au fond de la classe, et qui chahutaient. Enfin qui bavardaient. Alors je fais mon cours ; ça durait deux heures quand même ! Et puis la fois d'après je refais cours encore : qu'est-ce que la philosophie ? Je parlais de Nietzsche. Alors la « meneuse » vient me voir à la fin du cours et puis elle me dit : « Madame, je vous prie de m'excuser. J'ai chahuté au premier cours, mais j'ai eu tort. Parce que votre cours est vraiment intéressant. Vous comprenez, je redouble. Je me suis fait coller au bac ; donc j'étais très en colère... désormais je vous promets, je ne chahuterai plus. » Parce que j'avais parlé de Nietzsche, c'est ça qui l'avait

enflammée... Eh oui... C'était une fille très sympathique, intéressante... Elle m'avait dit : « Je suis en train de lire tout Balzac ! ».

Laurence Gavarini : *Il y a eu du transfert, immédiatement...*

Nicole Mosconi : Oui !! C'est ça, absolument ! Alors là franchement... Maintenant, j'ai compris ! D'ailleurs j'avais fait un cours sur la psychanalyse... manifestement ils étaient captivés...

« Quand est-ce que j'ai lu du Freud ? » Je pense pendant que j'étais à l'École... Il faut que je vous dise ça aussi ! Quand est-ce que j'avais eu envie de faire de la philo ? J'entends encore une professeure de lettres que j'aimais beaucoup me dire : « Oh Nicole réfléchissez ! ». Et une autre, à la même époque me dire aussi : « Oh là là mais vous n'allez pas faire de la philo ! On devient folle quand on fait de la philo... » Parce qu'il y avait quand même cette idée que : « pour les filles, ce n'est pas bien ». On pense par soi-même, on remet tout en question... Ça ne va pas avec ce que « doit » être une femme. C'est vraiment une discipline connotée « masculine ».

Ce que je voulais dire c'est que j'avais une espèce d'enjeu là aussi, de défi, que je m'étais lancé. « Si je réussis à rentrer à Sèvres, je ferai de la philo. Si je ne réussis pas, je ferai des lettres », pour être sûre d'avoir l'agrégation. Parce que ce qui se disait, c'est que quand on avait un bon niveau en khâgne, en latin grec, on était quasiment du niveau de l'agrégation de Lettres Classiques. On était sûr de l'avoir.

Donc la première année j'ai enseigné à Tours avant mai (19)68, la deuxième année, j'ai eu ma fille. J'avais pris une année de congé, mon mari faisant son service militaire à Saumur... L'année d'après, mon mari a repris un poste. Et puis l'année suivante, il a été détaché comme assistant à Paris. Pendant une année, il a fait les trajets et puis l'année d'après, moi j'ai demandé mon changement pour venir à Paris. Et j'ai obtenu le lycée d'Enghien ! J'ai débarqué à Enghien avec une Terminale et une Hypokhâgne. C'était un lycée polyvalent, avec des classes techniques, donc j'avais aussi une classe technique en plus de ma Terminale littéraire. C'est là que j'ai vraiment appris à enseigner parce que ce n'était pas facile ! « Pourquoi on nous fait d'la philo à nous, M'dame ? » J'ai pas mal galéré avec mes classes de technique.

Le lycée d'Enghien était un lycée pilote qui avait été créé après la dernière guerre et il restait des embryons « d'expérience pédagogique », entre guillemets, et un proviseur nouveau, qui était arrivé un an ou deux avant moi, et qui soutenait les expériences peut-être aussi pour assurer sa promotion. Mais j'ai oublié de vous dire que, avant ma première prise de poste, j'avais été secrétaire de la section Sgen à l'École. J'y ai fait beaucoup plus de syndicalisme, de politique, que de philosophie. C'était la fin de la guerre d'Algérie. J'ai beaucoup participé aux manifestations.

Mais je reviens à Enghien, j'ai été très vite secrétaire du Sgen. C'était après (19)68, donc c'était très, très mouvementé. À Enghien, il y avait une situation rare : un poste de psychologue attaché à l'établissement ; la

psychologue qui l'occupait avait travaillé à Nanterre, entre autres avec Gilles Ferry et Jean-Claude Filloux. Au lycée, cette psychologue avait monté un groupe de réflexion de professeurs. Nous étions tous là à nous dire : « Ça va pas, ça va pas... Que faire ? ». Elle a invité G. Ferry pour une conférence et celui-ci, à sa mode à lui, non-directive, nous dit : « Eh bien, qu'est-ce que vous avez à me dire ? Vous avez peut-être des questions ? » Silence radio ! Parce qu'évidemment, on attend qu'un prof d'université fasse un grand discours ! Une conférence avec un grand C ! Et bon, il a tenu bon. Les gens sont ressortis, mais absolument furieux ! Furieux. Et moi je me suis dit : « Ce type-là il est marrant quand même, je vais aller le voir à Nanterre ». Donc voilà. Je me suis mise à lire de la non-directivité ! Et je me suis mise à faire de la non-directivité dans ma Terminale philo ! Ça a été un bazar pas possible... il y a deux ou trois élèves qui ont abandonné en cours d'année ! L'année suivante j'ai proposé à mes quatre collègues professeurs de philosophie de monter une expérience pédagogique : mettre en commun nos quatre classes de terminales (A et B), pour faire découvrir aux élèves des méthodes pédagogiques différentes sur un même thème du programme : ils devaient choisir entre deux groupes qui travaillaient en autonomie, un groupe qui étudiait le thème à travers un choix de textes, et enfin le dernier groupe suivait un cours magistral. On se réunissait trois jours avant la rentrée pour organiser tout ça.

La première année, y avait quelques contestataires qui ont dit : « On nous prend pour des cobayes... », puis finalement ils ont marché dans l'expérience. On a fait ça plusieurs années de suite et c'est ainsi que j'ai été intégrée à un groupe de recherche à l'INRP sur le travail indépendant. Au bout d'un moment, le travail indépendant n'était plus à la mode, et le ministère a demandé à l'INRP de travailler sur la formation des enseignants. C'est comme ça que je suis arrivée à la recherche sur la formation des enseignants. À l'époque, après la réussite au CAPES théorique, les futurs enseignants faisaient une année dans une institution qui s'appelait les CPR (Centres Pédagogiques Régionaux). Ils avaient des stages dans les établissements scolaires et quelques conférences au centre. Le Ministère avait commandé une enquête sur ces CPR et j'ai participé à cette enquête pour laquelle j'ai interviewé des débutants. C'était dans les années 70-75. J'avais déjà un peu l'idée que ce n'était pas inintéressant de faire de la recherche comme cela. Mais, au bout d'un moment, j'étais un peu déçue. Je trouvais que nos méthodes de recherche n'étaient pas très rigoureuses. Lorsque Gilles Ferry est intervenu au lycée, je me suis dit : « Je vais voir ce qui se passe en sciences de l'éducation à Nanterre ». Avec l'idée d'ailleurs que j'allais là-bas pour me former à l'enseignement, avoir enfin cette formation que je n'avais pas eue au départ. Dans le département de sciences de l'éducation de Nanterre, j'ai rencontré Jean-Claude Filloux à qui j'ai expliqué que je voulais m'inscrire en licence de sciences de l'éducation. Il m'a dit : « Mais ! Vous êtes agrégée ? De philo ? Pourquoi vous ne rentrez pas en thèse tout de suite ? » J'ai dit : « Non ! Moi je ne veux pas rentrer en thèse ! Je veux M'INSTRUIRE ! » J'estimais n'avoir vraiment aucune

légitimité pour faire une recherche, pour moi une thèse, avec un grand T... Je venais de la philo... donc les thèses... Voilà ! Mon mari était en train de faire la sienne... Avoir un mari philosophe ; un beau-frère philosophe ; l'oncle du mari philosophe, je m'étais dit : « Ça suffit dans la famille, c'est trop. » Tout ça, ce n'était pas pour moi. Je lui ai dit : « Non non », et j'ai tenu bon et je suis rentrée en licence.

J'ai fait ma licence en deux années parce que, quand même... c'était un peu lourd, d'avoir une classe d'hypokhâgne et puis j'étais engagée dans l'association de parents d'élèves, j'étais toujours secrétaire de ma section Sgen... enfin tout ça. Voilà, j'ai fait ma licence... J'ai énormément travaillé ! Vraiment, j'ai beaucoup beaucoup lu de choses, je me rappelle, des choses qui m'ont enflammée... et... Alors la psychanalyse, à l'époque, « Psychanalyse et éducation », c'était Terrier qui faisait ça...

Ça ne m'a pas enthousiasmée, franchement, je n'ai pas trouvé ça terrible. En revanche, j'ai fait... comment ça s'appelait à l'époque, là, l'UV (Unité de Valeur) sur la relation pédagogique... J'ai eu un lacanien comme enseignant. Bon. Mais, honnêtement, ça, ça m'a assez plu. C'est là que je me suis vraiment engagée dans la psychanalyse. Parce que Beillerot et Ferry faisaient un... un enseignement ensemble, qui s'appelait « je ne sais pas quoi » et « institution ». C'est drôle que je ne me souviens plus ! Bon, je ne sais plus. Il y avait « institution ». Alors ça fonctionnait avec des petits groupes, hein, le travail indépendant, pour le coup. Et y a eu une « méga-séance » sur l'évaluation de l'UV. Parce qu'évidemment l'évaluation posait un problème. Parce qu'il faut vous dire, c'était en (19)74 ou (19)75, je ne sais plus, enfin bon c'était vraiment... Tout ça, ça bougeait !

Donc il y a eu une grande, grande séance sur l'évaluation où un groupe avait préparé un exposé sur l'évaluation et nous, notre petit groupe à nous, qui d'ailleurs a été tout un moment conflictuel, on a exclu un certain nombre de personnes, on a commencé par ça, bon et puis après on a décidé qu'on travaillerait sur l'évaluation. Et là on a pris en note tout ce qui se disait pendant cette séance – en même temps ça voulait dire qu'on s'en retirait – et on a fait notre dossier là-dessus. Car pour l'évaluation de l'UV, il fallait rendre un dossier. Et là, moi j'avais commencé à travailler avec Mélanie Klein pour analyser ce discours qu'on avait pris en note... et là, je me suis mise à lire pas seulement Freud, mais Mélanie Klein, beaucoup. Et... je me souviens que... on avait eu une bonne note ! Hé hé ! J'étais toute fière de cette note-là !

Philippe Chaussecourte : *Et alors Mélanie Klein pour l'institution ? Pour l'évaluation ? Pourquoi ?*

Nicole Mosconi : Pour l'évaluation, parce que j'ai fait l'hypothèse et je la maintiens toujours, d'ailleurs Mendel dit un peu la même chose, c'est que l'évaluation, c'est quelque chose qui fait régresser extraordinairement les individus et qui met en jeu des processus psychiques extrêmement archaïques. À la fois ça peut être... assez paranoïaque, y avait des trucs gros comme une maison dans ce que les gens disaient de ce point de vue-là ! Et

puis éventuellement aussi autour de la dépression...

J'étais vraiment rentrée dans quelque chose, et puis bon, alors c'est vrai que pour... en relation pédagogique on avait travaillé un peu sur toutes les expressions qu'on utilise... genre « pisser de la copie »... « je lui recrache son cours »... Tous ces fantasmes autour de toutes ces expressions...

C'est là que j'ai découvert le texte de Winnicott, aussi... sur...

Philippe Chaussecourte : *Influencer, être influencé.*

Nicole Mosconi : Enfin j'avais trouvé ce texte extrêmement éclairant. Et puis il y avait aussi le fait que... je m'étais mise aussi à lire *Fantasme et formation*, enfin tout ce qui tournait autour du groupe. Je me disais : c'est quand même une clé de compréhension de ce qui se passe dans un groupe pédagogique assez extraordinaire.

Alors J.-C. Filloux, j'avais fait son UV qui s'appelait... Comment elle s'appelait déjà ? Théorie et modèle en éducation, voilà. Oui c'est ça. Il m'a fait découvrir le texte de Rabant sur la relation pédagogique et ça, ça m'avait passionnée. Et j'ai fait un exposé sur le texte dans l'UV, qui, je pense, était bien. Bon, voilà. Vraiment, là je suis rentrée dans un intérêt très très fort pour tout ce qui était la psychanalyse autour de la compréhension de la relation pédagogique, de la relation de groupe.... Tout ça.

Philippe Chaussecourte : *Donc là c'était (19)80...*

Nicole Mosconi : Ah non ! C'était (19)74, (19)75... (19)76... Non c'est (19)75. En (19)76 y a eu une grosse grève... et c'est vrai que là, moi j'ai un peu lâché à la fin la grève, parce que je voulais finir ma licence et je sais que... ça bagarrait – « Oh ! Qu'est-ce que c'est que ces gens qui veulent finir leur licence ! Alors qu'on fait un grand Mouvement avec un très grand M ». Mais je me souviens aussi d'une séance où on contestait les professeurs. Je m'étais vraiment amusée avec un autre, là, on faisait vraiment les porte-drapeaux de la contestation... Moi finalement, je me rends compte que j'ai fait ma crise d'adolescence à ce moment-là ! Vraiment. Mais quand même, entre nous soit dit... On risquait pas grand chose, quoi. Ce qui est quand même pas très joli, bon. Y a d'autres endroits où quand les gens contestaient comme ça, ils se sont fait vider, bon. Bref.

Alors après ma licence, je me suis dit : « Quand même je vais continuer, je vais faire la maîtrise ». Alors là j'ai commencé la maîtrise et puis... j'ai fait une fausse-couche. Et, j'ai fait une déprime après, j'ai abandonné au milieu de l'année... Donc j'ai attendu un an, puis j'ai recommencé l'année d'après. J'ai fait mes UV de maîtrise, puis j'ai fait mon mémoire, et là, j'ai fait mon mémoire de maîtrise sur une expérience de mixité en éducation physique, menée par un de mes collègues du lycée d'Enghien. Parce que dans les cours d'EPS de ce lycée mixte, les élèves étaient séparés : les hommes prenaient les garçons, les femmes prenaient les filles, et lui... bon on était donc... on avait monté un groupe « Condition féminine » alors oui ! Le féminisme !

Laurence Gavarini : *Oui, en t'écoutant, je me disais... « Où est passé le*

féminisme? »

Nicole Mosconi : Oui, je l'ai oublié, bon. En même temps que tout ça, pour le coup, après, en arrivant à Enghien, j'ai rencontré le féminisme. Parce que j'avais des collègues qui étaient très féministes... Je suis allée aux manifs mais pas beaucoup, parce que quand même, j'avais déjà deux enfants, l'association de parents d'élèves, le Sgen, tout ça... , c'était difficile de tout concilier... de militer... je n'ai pas participé aux groupes féministes de l'époque. Mais je suivais ça de près ! J'étais de tout cœur avec eux. Et on a monté un club « Condition féminine » au lycée avec des collègues, c'était l'époque des « foyers socio-éducatifs », qui étaient formés de clubs divers. Notre club, on ne pouvait pas l'appeler « féministe », c'était impensable, déjà comme ça, le proviseur était affolé... il est allé demander l'autorisation au recteur de l'Académie, pour autoriser le club « condition féminine »... Bien. Et là, c'était grandiose. Parce que au début, il venait, le proviseur, et les élèves avaient compris que là, il fallait que la parole soit vraiment libre ! Je me souviens d'une fille, une fois, une de mes élèves de Terminale G1 ! Une future secrétaire. Mais c'était une fille extraordinaire, cette fille. Elle a mouché le proviseur d'une façon..., d'une manière extrêmement digne, mais avec beaucoup de fermeté. En lui expliquant que vraiment, la situation des femmes était injuste : il ne savait plus quoi dire ! Et c'était, cet homme n'était pas à l'aise avec les femmes... Moi je le sentais très bien vis-à-vis de moi aussi : il ne supportait pas les femmes qui avaient un peu de caractère. Ça lui faisait peur, je crois, hein vraiment ça lui faisait peur ! Bon et... Mais là, dans ce club, après cette séance mémorable, il a renoncé quand même à venir et on a pu être tranquilles et c'est un groupe qui a bien marché ! Pendant tout un temps on avait des élèves de tout le lycée, oui oui...

Philippe Chaussecourte : *Vous aviez des garçons aussi ?*

Nicole Mosconi : Il y avait quelques garçons, oui. Pas beaucoup, y avait surtout des filles...

Laurence Gavarini : *C'était une sorte de groupe de parole...*

Nicole Mosconi : De parole, de parole... On donnait... un peu des nouvelles sur ce qui se passait... Et puis on discutait, quelquefois à partir d'un texte, ou d'un article de journal... Des choses comme ça. C'était passionnant ! C'était... Et ces filles étaient bien, souvent... Bon, celles qui venaient.

Philippe Chaussecourte : *Donc quand tu es arrivée à Nanterre, tu avais déjà toutes ces expériences.*

Nicole Mosconi : Ah oui.

Philippe Chaussecourte : *Donc ce n'est pas ça que tu venais chercher à Nanterre. Est-ce qu'il y avait des cours qui t'intéressaient spécifiquement... Par exemple, pour faire ton mémoire sur la mixité, avec qui tu l'as fait ?*

Nicole Mosconi : Avec Gilles Ferry, mais parce que c'était sur l'EPS, si tu veux, et qu'il avait quand même été professeur à l'INSEP de filles ! Donc ça l'intéressait !

À la soutenance, je me souviens, Jacky Beillerot me dit : « Pourquoi vous...

vous citez tant Jean-Marie Brohm ? » Et moi je trouvais très intéressant tout ce qu'il disait sur le sport ! Bon. Et puis parce que finalement, on avait un peu les mêmes idées ! C'est-à-dire que, à partir du moment où l'EPS est devenue extrêmement centrée sur le sport, finalement, ça divisait fortement les filles et les garçons ! Et que les mettre ensemble, y avait quelque chose de paradoxal ! Parce que on s'était fait quand même mon collègue et moi-même beaucoup d'illusions ! J'ai suivi tous les cours d'une classe de première pendant une année. J'allais à tous les cours. Il faisait énormément de sports collectifs et notamment de handball, et le groupe des filles se divisait complètement ! Il y avait une minorité de filles ravies parce que jouer avec les garçons, elles pensaient que ça les aidait beaucoup à progresser, et y avait les autres qui ne voulaient absolument pas participer, parce qu'elles trouvaient que les garçons étaient trop brutaux, leur donnaient des coups de coudes, etc. Donc finalement y avait beaucoup de spectatrices, mais après tout, on connaît beaucoup ça dans les cours d'EPS...

Philippe Chaussecourte : *Et dans ton mémoire sur la mixité, il n'y avait pas de psychanalyse ?*

Nicole Mosconi : Non ! Absolument pas ! Là pour le coup... Je te dis, j'avais travaillé avec des sociologues. Il y avait eu des épisodes extraordinaires à observer ! Ce professeur avait fait une séance où il avait voulu faire de la danse... et, lui, il était danseur, il aimait ça ! Et les garçons avaient complètement chahuté, mais d'une façon sauvage ! Il y avait un gros dur, je me rappelle, qui était très bon en handball, mais alors lui faire faire de la danse, c'était l'atteindre dans son identité... virile, absolument ! Le professeur avait aussi voulu faire de la gymnastique ! Et alors là, c'était une autre chose : il y avait une fille qui appartenait à un club de gymnastique et qui était très bonne. Elle devait faire des compétitions. Et du coup, elle a frimé ! Forcément ! Pour une fois, ce n'était pas les garçons qui dominaient le cours, qui étaient les meilleurs ! Et alors là c'est pareil, les garçons ont fini par chahuter, boycotter et tout... donc le professeur a été... paralysé, hein il ne pouvait pas continuer. On s'était dit avec mon collègue : « Oui... On s'était fait quand même des illusions sur les capacités physiques des filles »... tu vois ? Parce que en handball, en volley-ball, et tout ça, y avait une différence quand même forte, à part deux filles, peut-être, je vois encore, qui pouvaient rivaliser... mais les autres ne pouvaient pas lutter, quoi. Alors bien sûr il y avait aussi des garçons qui n'étaient pas non plus très bons...

Ça c'était pour mon mémoire de maîtrise, qui a été pas trop mal évalué... Je me rappelle quand je suis allée chercher mon diplôme de maîtrise, j'étais contente ! J'étais contente ! J'étais jamais allée chercher un diplôme qui m'avait fait autant plaisir ! Bien plus que mes diplômes de philo, quoi. C'est pour dire ! Et puis, là, alors, j'ai mordu ! Là. Ça m'a donné envie, ce mémoire de maîtrise

Philippe Chaussecourte : *De la recherche...*

Nicole Mosconi : Oui. Je suis venue voir Gilles Ferry, en lui disant... parce

que y avait quelque chose qui m'avait quand même frappée : les élèves disaient : « Oh, qu'est-ce qu'on est content d'être en mixité ! Parce qu'on a des rapports entre nous, les filles et les garçons ! » Je me disais : « Vraiment, ils sont tout le temps ensemble dans les autres cours, pourquoi ont-ils besoin de la gym pour avoir des rapports entre eux ? Ça m'avait beaucoup frappée, cette remarque qu'ils faisaient, beaucoup, hein ! Et après, j'ai dit à Gilles Ferry : « Est-ce que travailler sur la mixité au lycée c'est un sujet de thèse ? » Et il me dit : « Je ne sais pas. Peut-être... ». Ferry c'était ça, hein !

Bon, et là j'ai bien compris qu'il fallait que je me débrouille ! Alors, heureusement que j'avais Jacky Beillerot quand même ! Parce que moi j'ai commencé à regarder un peu la bibliographie, tout ça, mais je n'avais pas pensé qu'il fallait regarder du côté des Anglais et des Américains, bon. Donc du côté francophone, je me suis dit, il y a un petit bouquin d'un Belge, je me rappelle, qui s'appelait Breuze, et puis je me suis dit : « Il n'y a que ça, c'est merveilleux ! sur un sujet comme ça ! » Je raconte cela à Jacky Beillerot qui me dit : « Haaaaaa ! Nicole ! Mais d'abord c'est sûrement faux ! Il y a certainement plein d'autres choses que tu n'as pas trouvées et puis de toute façon, c'est grave, sur un sujet, quand il n'y a rien pour travailler ! » Ça... moi si je n'avais pas eu Jacky Beillerot j'aurais vraiment eu beaucoup plus de difficultés... Pour moi il a été vraiment extrêmement important... Parce qu'il m'a énormément aidée à prendre confiance en moi, il m'a donné des conseils judicieux, n'hésitant pas à m'engueuler quand j'avais fait une mauvaise bibliographie etc... Donc me voilà partie sur la mixité... je travaillais sur mon établissement scolaire, évidemment, ce qui ne se fait pas... Bon. En plus, je travaillais avec des entretiens et je n'avais pas eu vraiment de formation sur l'analyse des entretiens ! Ni d'ailleurs sur le fait de faire des entretiens... Bon, je suis partie comme ça... j'adorais, enfin j'aimais ça, faire des entretiens. Je suis un peu partie à l'aveuglette, enfin bon... Et puis là, pour le coup... Le DEA... la soutenance du DEA ne s'est pas trop bien passée... parce que j'avais vu qu'il y avait des travaux en psychologie sociale dont je pensais pouvoir m'inspirer. Mais ce n'était pas du tout féministe, mon texte.

Après, je suis rentrée en thèse

Philippe Chaussecourte : *Sous la direction de... ?*

Nicole Mosconi : De Gilles Ferry. Je participais au séminaire de thèse qu'il faisait à Sèvres avec Jean-Claude Filloux. Ils étaient tous les deux, ils co-animaient le séminaire de thèse. J'entends Jean-Claude Filloux dire à je ne sais plus qui : « Bien évidemment, vous êtes en analyse, pour faire cette recherche-là... ?! » Je me suis dit : « Bon. Il faut que je fasse une analyse. Je pense que j'avais bien d'autres raisons ! Mais celle que je me suis donnée consciemment, c'est ça.

J'ai fait cette analyse pendant quatre ans, cinq ans, je ne sais plus... J'étais encore en analyse quand j'ai soutenu ma thèse donc... non, six ans, peut-être ! Et vraiment, ça m'a beaucoup aidée, hein... franchement je crois que...

j'ai quand même eu un accident de voiture juste avant de soutenir ma thèse... Bon. Enfin ce n'était pas de ma faute, c'est vrai, mais quand même, je suis rentrée dans une remorque qui était en travers de la rue. Les autres automobilistes qui démarraient du feu rouge comme moi et qui auraient logiquement dû, eux aussi rentrer dedans ne l'ont pas fait, donc c'est qu'ils ont vu à temps, et moi, si je n'ai pas vu c'est que... enfin bref. J'avais esquivé complètement ma voiture... Moi pas, mais ma voiture... j'ai évité le pire. J'ai de bons réflexes, en général... J'ai évité plusieurs accidents comme ça, mais là, j'ai vraiment passé pas loin d'un accident grave. Je l'ai pris sur le côté donc ça a arraché tout le côté de ma voiture, mais si je l'avais pris de face comme ça, je pense que je serais un peu... enfin j'aurais été en tout cas en petits morceaux.

Donc j'ai fait cette analyse en même temps que je faisais ma thèse, et alors là je suis vraiment rentrée complètement dans une référence analytique... Je l'ai fait beaucoup avec une référence à Gérard Mendel parce que je trouvais, c'est ce que m'avait dit Jacky Beillerot, je trouvais que vraiment, cette théorie de l'autorité était très astucieuse, très adéquate à ce qui pouvait se comprendre dans la relation pédagogique. J'ai... travaillé sur la question de la mixité quand même, j'ai lu de la philosophie un peu, je n'ai pas lu à ce moment-là tellement d'écrits féministes ! Par exemple, je ne connaissais pas cet article qui a été fait par Liliane Kandel en (19)75 je crois, que j'ai découvert il n'y a pas très longtemps, à ma grande honte !

Laurence Gavarini : *Dans Les temps modernes ?*

Nicole Mosconi : Oui, ça a dû être publié dans *Les temps modernes*, mais réédité dans *Les femmes s'entêtent*. Et c'est remarquable, cet article ! Il y avait une critique de Bourdieu qui était très astucieuse et, sans m'en rendre compte, j'ai refait la même critique. Bon. Mais à ce moment-là, vraiment, j'étais complètement dans la psychanalyse, dans *Fantasme et formation*, c'était ça qui me guidait. Mais quand même, là, pour le coup, je me disais féministe ! Alors là, franchement pendant que j'ai fait ma thèse, j'étais dans une sorte de conflit très fort, en me disant : « Si je dis vraiment ce que je pense, je vais me faire casser. Mais je ne peux pas ne pas dire ce que je pense. C'est-à-dire, dire que l'école n'est pas égalitaire, elle ne produit pas un modèle féministe ou un modèle égalitaire... voilà, j'ai soutenu ça et... J'étais contente de mon histoire de solution de compromis entre un modèle traditionnel et un modèle égalitaire, j'étais contente ! Et d'ailleurs, Gilles Ferry m'a dit : « C'est ça votre thèse ? » J'ai dit : « Oui oui, c'est ça ma thèse. » Alors mon jury, c'était Ferry, Filloux..., Pujade-Renaud, et puis... Claude Revault d'Allonnes. À la soutenance, elle m'a dit que j'étais « dans le transfert » et que je n'avais pas travaillé « sur le transfert ». Bon. Ça devait être un peu vrai... Mais c'était sévère. Parce que vraiment j'avais essayé de...

Laurence Gavarini : *Oui, Revault d'Allonnes était sévère !*

Nicole Mosconi : Oui, oui , oui... Oui... J'avais quand même beaucoup travaillé sur le livre de Mireille Cifali, enfin bon... Il me semble que j'avais essayé de travailler... J'avais essayé de travailler sur ce que c'était qu'une

interprétation.

C'est vrai que, j'ai été quand même beaucoup aidée. On avait ce groupe de lecture avec Jacky Beillerot, là, et on a travaillé, dans ce groupe, sur deux de mes entretiens, qui me posaient le plus de problèmes. Il y avait un entretien d'un homme... Je sais pas, qui était assez... une structure assez perverse, je pense... Ça me gênait, je ne savais pas trop quoi faire de cet entretien ; et puis l'entretien d'une femme, professeure de langues qui racontait pendant tout l'entretien comment elle se faisait chahuter par une classe de Technique. C'était très dur pour moi, parce que d'abord ça réveillait plein d'échos, mais c'est vrai que quand on voyait... Quand même je me disais que je n'aurais pas fait des bêtises pareilles ! Elle nous expliquait que vraiment elle n'attendait rien de cette classe, des « gens comme ça »... C'était une fille agrégée qui sortait de Fontenay, qui faisait une thèse et qui vraiment les regardait de haut, quoi... Alors en plus dans cette classe il y avait des élèves qui lui disaient qu'elle avait un mauvais accent, tu vois, ils étaient malins ! Parce qu'ils l'attaquaient sur... sur son savoir ! Bref. Donc elle se bagarrait avec eux. En tout cas, cet entretien me posait beaucoup beaucoup de problèmes parce que là pour le coup, elle s'était complètement lâchée et du point de vue éthique, c'était compliqué ! En plus moi j'étais hantée... Quand j'ai publié mon livre, je me suis dit : « S'il y a des gens du lycée qui le lisent, qu'est-ce que ça va donner ?!... » Je n'ai jamais eu aucun écho, je suis sûre que personne n'a lu mon livre ! Personne ne sait qu'il existe, dans le lycée ! En tout cas... Je ne me suis pas posé de problème de restitution ou de choses comme ça, à l'époque...

J'avais été obligée de demander l'autorisation du proviseur, hein... J'avais commencé, pour mon DEA j'avais fait un questionnaire. Et alors j'avais eu des réponses typiques quand on travaille sur ces trucs-là, du genre... enfin des insultes ou des remarques ironiques.

Laurence Gavarini : *Ah oui... ! à ce point là ?*

Nicole Mosconi : oui d'un certain nombre de mes collègues... Mais c'était intéressant, parce que ça me permettait de savoir qui je pouvais solliciter, qui je ne pouvais pas solliciter, quand même. Enfin je leur demandais à la fin s'ils accepteraient éventuellement un entretien. Parce que c'était pour moi aussi une entrée pour l'entretien. Alors j'ai fait une restitution sur le questionnaire... ils sont venus un certain nombre... Pas énormément, bon. Avec la psychologue, justement, qui était une alliée, ça c'est sûr. Elle était très sympa.

Et bon après la thèse... Pas exactement après la thèse, puisque que... j'ai été recrutée à Nanterre en 1984 ! Et j'ai soutenu ma thèse en janvier 1986, donc j'ai été nommée assistante avant d'avoir soutenu ma thèse. J'étais en cours de thèse.

Il faut dire que plusieurs des copains qui faisaient partie du groupe de lecture avaient des charges de cours, et moi on ne m'avait jamais proposé de charge de cours. Et ça, j'avoue que ça m'avait beaucoup frustrée quand même. Je me disais : « Ils sont vaches ! Pourquoi ils ne m'ont pas proposé

de charge de cours... » Je sais pas ! Je n'ai jamais pensé après à demander à Jacky ou à Ferry pourquoi ils ne m'avaient jamais proposé de charge de cours.

Philippe Chaussecourte : *Alors ça consistait en quoi être assistante ?*

Nicole Mosconi : C'était en amont, parce que je pensais que pour pouvoir être nommée assistante après, il faudrait avoir déjà fait des cours avant à l'université.

Laurence Gavarini : *Donc tu avais finalement laissé ton poste...*

Nicole Mosconi : À ce moment-là, il a fallu que je demande un détachement, parce que c'était ça, hein. Tu restais titulaire de l'enseignement secondaire et tu devenais assistante détachée à l'université. J'ai été recrutée en 1984, le 1^{er} novembre je crois bien, si je me rappelle bien... Il a fallu que j'obtienne mon détachement – j'étais professeure de l'hypokhâgne, hein !

C'est passé par un inspecteur, quelqu'un d'un peu ouvert... ! Il était venu nous inspecter, il avait dit : « Je fais une inspection de groupe, puisque vous travaillez en groupe... On va dialoguer... » Bon donc évidemment ça s'est bien passé, pour nous.

Quand j'ai dû demander mon détachement, ça s'adressait à lui, et il m'a dit : « Vous faites très bien de passer à l'Université ! » Parce que je ne m'étais pas vantée avant... j'avais pris un moment un temps partiel pour rédiger ma thèse, parce que bon, c'était un peu dur, de tout faire. Et naturellement j'avais été inspectée par un traditionaliste de l'Inspection, qui m'avait dit : « Oh oui, bien sûr, avec vos trois enfants, n'est-ce pas, c'est normal, que vous soyez à temps partiel... Naturellement vous ne demandez rien ? » Parce que quand on avait une hypokhâgne à Enghien, on demandait une hypokhâgne à Paris... ça c'était la logique... « Non non, non », je ne demandais rien ! Bon... Et je ne me suis surtout pas vantée de faire une thèse en sciences de l'éducation, parce que les inspecteurs de philosophie avaient les sciences de l'éducation en horreur ! C'était l'horreur absolue ! Alors voilà. Et j'ai eu mon détachement.

Alors c'est amusant parce que... tout le temps que j'ai fait ce cursus en sciences de l'éducation, à la fois je n'ai pas l'impression d'avoir changé grand chose dans mon enseignement, et pourtant je pense que ça allait mieux avec mes classes, même celles qui me posaient problème. C'est amusant...

Laurence Gavarini : *C'est intéressant ces effets... presque de l'ordre de l'imprévu...*

Nicole Mosconi : Oui. Mais je ne sais pas bien, c'est très difficile de dire quels effets !

Philippe Chaussecourte : *Peut-être aussi l'analyse ?*

Nicole Mosconi : Ah peut-être aussi. Parce que je pensais, je pense quand même que j'avais une attitude un peu « masochiste », en classe... Je me laissais faire... Je crois qu'à partir du moment où j'ai repris ces études en sciences de l'éducation à Nanterre, je me laissais beaucoup moins faire par

les élèves. Et à Nanterre, le peu qu'on a de contestations, on n'en a pas beaucoup, mais je ne me laissais plus faire, quoi... Je pense que j'avais... Mais c'est pas seulement ça... Je sais pas... J'ai plus fait la même chose...

Laurence Gavarini : *C'était en travail, pour toi. Tu élaborais psychiquement et théoriquement des questions en lien avec la relation pédagogique... qui étaient en travail aussi bien sur le divan, en analyse, qu'à la fac !*

Nicole Mosconi : Tout à fait... ... C'est sûr cette analyse pour moi ça a vraiment été très important. Je me souviens d'une fois où je racontais des trucs et mon analyste me dit : « Vous dites ça parce que vous allez beaucoup mieux. » Ça, a été pour moi, une révélation. Je veux dire qu'il m'a permis de penser vraiment quelque chose que je sentais vaguement mais que je ne m'autorisais pas à penser. Je suis partie de cette séance... ! C'était extraordinaire, dans une véritable euphorie ! Et je crois que c'était vrai, quoi !

Philippe Chaussecourte : *On ne s'en rend pas compte, tellement le travail est progressif...*

Nicole Mosconi : Oui, bien sûr

Philippe Chaussecourte : *Finalement, on ne mesure pas soi-même, au fur et à mesure, le chemin qu'on a fait...*

Nicole Mosconi : Oui, oui oui.

Philippe Chaussecourte : *Sans que quelqu'un d'extérieur puisse en témoigner !*

Nicole Mosconi : Ah oui... oui... Bon. Là ça permettait de réfléchir à ce que c'était qu'une interprétation... Mais vraiment, ça a été pour moi très important. Donc j'ai soutenu ma thèse... Alors moi j'ai du mal avec les dates... J'aurais jamais pu faire d'histoire, vraiment !

C'est-à-dire, bon alors Claude Revault d'Allonnes m'a fait une critique et je me suis dit : « Oh là là, elle a raison. Ah ça, elle a raison ! J'ai tort ! » Sur un concept psychanalytique, tu vois. Je me suis dit : « Oui finalement, je ne suis pas quand même bien au point... Je n'avais pas encore assez travaillé, voilà !

Moi, je suis combative, dans ces situations-là ! Ah oui oui ! Je ne sais pas d'où ça me vient...

Laurence Gavarini : *C'est sans doute d'être passée à travers tous les concours...*

Nicole Mosconi : Oui, bien sûr, peut-être, peut-être... Parce que je n'avais jamais pensé les choses vraiment comme ça, mais en même temps, oui, c'est une remarque que je me suis faite il n'y a pas longtemps... Et c'est une remarque que m'avait faite mon analyste aussi ! Il m'avait dit, parce que je récriminais beaucoup contre ma mère... Qui était un peu... Elle avait eu une fille unique... Elle aurait voulu avoir un second enfant... Un jour il m'a dit : « Vous avez été très aimée », sous-entendu : « Vous n'avez pas à vous plaindre ». Je pensais à part moi que j'avais quand même des raisons de me

plaindre. Parce que c'est quand même accaparant d'être fille unique. Enfin je veux dire elle était... un peu dépendante de moi... enfin je le sentais très fort... Mais en même temps, il avait raison sur ce fait-là. C'est vrai. Par ma mère et par mon père, j'ai été très aimée.

Laurence Gavarini : *Pourrait-on dire « très investie »...*

Nicole Mosconi : Ah, très investie, oui, c'est ça. C'est ça. Et je me suis dit récemment : « ça, c'est quand même très soutenant ».

Philippe Chaussecourte : *Ça fait comme un socle...*

Nicole Mosconi : Oui

Philippe Chaussecourte : *Quand on voit ça chez le petit Freud, c'est impressionnant... Cet amour inconditionnel de sa mère qui lui a permis de traverser, de surmonter ou de transformer les épreuves qui n'ont pourtant pas manqué*

Nicole Mosconi : Oui oui... mais moi je pourrais dire ça de mes parents... c'est vraiment le genre « amour inconditionnel »... c'est vrai... et c'est vrai que ça donne une force quoi...

Laurence Gavarini : *Et une combativité ... Pourrions-nous revenir à ta fonction enseignante en sciences de l'éducation ?*

Nicole Mosconi : Alors assistante, oui... Oh, ça, je suis restée longtemps assistante ! Parce que quand j'ai dirigé le Département, j'étais toujours assistante ! Je leur ai dit : « Mais vous êtes fous ! Comment peut-on se faire respecter dans une université en étant assistante !? » Alors ils m'ont dit : « Ah oui mais toi tu es agrégée ! ».

Bon, et puis je suis devenue maître de conférences je ne sais plus quand, vers (19)90, par là.. Et puis là, j'ai décidé de faire mon HDR (Habilitation à Diriger des Recherches). Là, pour le coup, je me suis complètement engagée dans un essai de regarder la mixité à la fois d'un côté plus sociologique et plus psychanalytique. Mais enfin c'était quand même très très centré psychanalyse, la mixité. Tandis que là, j'avais commencé à beaucoup lire les travaux féministes et j'ai voulu faire un truc en m'engageant vraiment sur les études féministes, en m'engageant sur la question du savoir, oui parce qu'il faut quand même que je dise un peu... Donc quand on a réorganisé le laboratoire de sciences de l'éducation, Jean-Claude Filloux et Gilles Ferry s'étaient imaginés que j'allais reprendre un axe de recherche « Formation des enseignants ». Bon, parce que eux, qui avaient travaillé sur cette question, ils étaient à la retraite ou presque. Et Jacky Beillerot, lui, voulait monter son axe de recherche sur le rapport au savoir. Il m'avait déjà, comme il l'avait fait pour Claudine (Blanchard-Laville), invitée dans son séminaire de DEA, j'avais déjà fait des interventions là-dessus... Par rapport au savoir des femmes, moi j'ai dit à Jean-Claude Filloux et à Gilles Ferry : « Non. Je ne veux pas monter un axe *formation des enseignants*. Je veux travailler avec Jacky Beillerot et puis avec Claudine (Blanchard-Laville), après ». Ils ont été... furieux, contre moi. Parce que je pense qu'ils m'avaient recrutée avec l'idée que je prendrais la

suite de leurs recherches... En plus comme j'avais travaillé à l'INRP. sur cette question, c'était logique. Mais... moi j'ai dit niet. Parce que je voulais travailler avec Jacky Beillerot ! On travaillait déjà ensemble et moi je voulais que ça se concrétise enfin. Ils m'en ont voulu beaucoup, je crois. Jacky Beillerot a fait son équipe « Savoirs et rapport au savoir » et je me suis intégrée à cette équipe... Et là, on a fonctionné à trois, avec Claudine Blanchard-Laville et c'était vraiment... vraiment extraordinaire. Parce qu'on écrivait nos textes, nous nous lisions mutuellement nos textes, nous les critiquions, mais bon, c'était, il n'y avait aucune... aucune hostilité ; c'était vraiment une aide, c'était vraiment vécu comme ça, enfin je crois, en tout cas pour moi c'était... Je me souviens d'une fois où on avait lu un texte de Jacky (Beillerot) toutes les deux, Claudine et moi, et puis on était dans la salle des profs, et Jacky arrive, il nous dit : « Oui, oui ! je sais, vous parlez de mon texte. Et vous dites : Ça ne va pas. Je sais ! Dites-le moi ! Dites-le moi en face ! ». C'était... C'était extraordinaire ! On était justement en train de se dire : « Comment on va lui dire qu'on trouve que vraiment, ça, ça ne va pas ? ».

Philippe Chaussecourte : *Il semble y avoir eu une grande confiance entre vous...*

Nicole Mosconi : Ah oui, oui, il y avait une grande, grande confiance. Vraiment ce travail à trois... On se réunissait en début d'année pour préparer le séminaire de thèse, tout ça, c'était un moment très riche. Et puis avec Jacky il avait toujours des entreprises, il nous a lancés sur cette recherche concernant la formation continue des enseignants. Après il nous a lancés sur les IUFM pilotes... Enfin voilà, c'est lui qui nous a incités à faire ces recherches-là ! Enfin bon, c'est ça le paradoxe : c'est que finalement, j'ai quand même travaillé sur la formation des enseignants !

Philippe Chaussecourte : *Mais dans cet axe de recherche-là*

Nicole Mosconi : Oui, dans cet axe-là. Oui, ça, moi je ne voulais... pas prendre la responsabilité d'une équipe, faire la « mandarine »... Moi ça ne m'intéressait pas ! Ce que je voulais, c'était travailler en groupe avec Jacky puis ensuite avec Claudine ! C'était ça mon enjeu ! Parce que je pensais que c'était très important que tous les trois, nous puissions travailler ensemble ! Bon... Et puis après je suis entrée dans les groupes de Claudine sur les analyses des séances de classe... Et là je suis très reconnaissante à Claudine de m'avoir acceptée en tant que non-matheuse, dans son groupe de recherche pour travailler sur les rapports sociaux de sexe.

Philippe Chaussecourte : *Moi je me souviens d'avoir travaillé à tes côtés, puisque j'ai eu la chance, assez tôt dans mon parcours de doctorant, de pouvoir entrer dans ce groupe qui était déjà constitué,*

Nicole Mosconi : Oui ! Oui oui oui oui !

Philippe Chaussecourte : *Je me souviens d'interprétations que tu proposais... Il y avait vraiment une liberté... d'associativité psychique et créative dans ce groupe...*

Nicole Mosconi : Oui mais c'était grâce à Claudine, quand même. Enfin en tout cas pour moi, elle a été extrêmement importante et très, très aidante ! J'ai donc engagé cette HDR sur « Rapport au savoir... Savoir, Rapport au savoir et différence des sexes ». Et puis qui s'est transformée après en « Division sexuelle des savoirs », puis maintenant je dirais « division sexuée des savoirs »...

Philippe Chaussecourte : *Et le jury de l'HDR alors ?*

Nicole Mosconi : Le jury de l'HDR... C'était un vrai poème ! Gilles Ferry était parti à la retraite... Sans ça je l'aurais faite avec lui... Je l'ai faite avec Jacques Natanson... qui n'était pas du tout convaincu de ce que je racontais. Mais il n'était pas méchant... Puis enfin après tout, il était garant de l'HDR, ce n'était pas à lui de me tomber dessus à bras raccourcis. Il y avait aussi Michelle Perrot, qui a été très positive. Puis Guy Berger qui a parlé de sa fille... Et puis Mireille Cifali qui m'a dit : « Le livre sur la mixité c'est très bien, mais alors votre HDR... je suis pas du tout d'accord... » Enfin c'était féministe, quoi. C'est ce qui ne lui plaisait pas... Autant au moment de ma thèse, je ne m'étais pas encore vraiment autorisée, me disant : « Si j'assume vraiment mes positions je risque de me griller », autant là, je me suis autorisée. J'y suis allée franchement, mais j'ai aussi beaucoup lu, beaucoup travaillé... avec les travaux des historiennes notamment ; à l'époque de la thèse, il y avait moins de travaux sociologiques qu'aujourd'hui...

Laurence Gavarini : *Les historiennes ont lancé les études féministes... Michelle Perrot a joué un rôle déterminant ! Enfin... les sociologues aussi. Que l'on se souvienne du colloque Femmes, féminisme et recherche de Toulouse en 1982...*

Nicole Mosconi : Je ne suis pas rentrée dans le féminisme par la recherche ! Liliane Kandel, par exemple, était vraiment chercheuse et elle est entrée dans le féminisme par la militance mais aussi par la recherche ! Michèle Ferrand aussi...

Laurence Gavarini : *Françoise Duroux également*

Nicole Mosconi : Tout à fait ! Tandis que moi non ! Je suis entrée dans le féminisme plutôt par la militance. J'étais militante un peu dans l'âme... Enfin, à partir du moment où j'ai été à Nanterre, je n'ai plus beaucoup milité... Je participais aux réunions du Sgen, quand même... ce qui m'a conduite à être élue au CNU. À un certain moment, je me suis dit : « Je vais faire mon livre. Et puis ce sera mon HDR ». Et certains membres du jury m'ont d'ailleurs dit : « ce n'est pas une HDR ! » Parce que j'avais fait un chapitre où je racontais un peu mon itinéraire intellectuel, et puis après j'avais fait ce que j'avais envie de faire : mon livre, quoi ! Et je l'ai publié sans beaucoup de transformations. Si ! J'ai transformé le plan. Ça, c'est tout à fait important, parce que dans mon HDR, j'avais fait une première partie, plus épistémologique, sur les études féministes ; ensuite, j'avais fait une entrée par le côté psychanalyse, et le côté sociologique après. Et quand j'ai fait mon livre, j'ai inversé cet ordre, de manière tout à fait délibérée : le

côté sociologique d'abord et le côté psychanalyse après, parce que maintenant je considère que même l'inconscient est façonné par le social. Cela a été vraiment un choix théorique.

Philippe Chaussecourte : *Était-ce cela que te reprochait Mireille Cifali au moment de l'HDR ? Ou elle n'était pas sur ce terrain-là, de cette façon-là ?*

Nicole Mosconi : Non, enfin je ne sais pas exactement ce qu'elle me reprochait. Elle m'a dit : « Il faudrait que vous nous disiez très précisément quel rapport vous avez au texte que vous avez écrit ». Et je n'ai pas voulu répondre à cette question, parce que d'abord je ne comprenais pas exactement ce qu'elle voulait que je lui dise...

Laurence Gavarini : *Trouvait-elle, au fond, que tu n'avais pas suffisamment travaillé sur la question de l'implication, autrement dit sur ton contre-transfert de chercheuse ? Était-ce sa question ?*

Nicole Mosconi : Ce serait peut-être ça... Jacky Beillerot m'avait dit : « mais ce n'est pas un travail de première main ». Et j'avais dit : « Oui, c'est vrai. J'ai utilisé et retravaillé sur des textes existants ». C'est-à-dire que quand j'ai travaillé sur l'histoire de l'enseignement des filles, j'ai travaillé à partir des écrits de Françoise Mayeur... seulement, je me disais : « Ça ne va pas, ce qu'elle raconte ». Je veux dire par là que j'ai fait une interprétation féministe de ce qu'elle racontait, elle, et qui n'était pas du tout féministe. Enfin elle était comme Mona Ozouf : elle avait horreur des féministes. Je sais qu'elle avait été en conflit avec Marlaine Cacouault au moment où elle a fait l'exposition sur les femmes enseignantes. Dans mon HDR, j'ai donc repris des travaux plus anciens portant sur les programmes, sur la situation des femmes enseignantes... Je voyais bien se manifester des rapports sociaux de sexes inégaux ! Les salaires qui n'étaient pas les mêmes, les horaires plus contraignants pour les femmes ; Sèvres qui n'était pas orientée vers la recherche jusque dans les années 1936 ! Alors que le tournant avait été pris au début du XX^e siècle, par Ulm ! Déjà avant, d'ailleurs... Voilà. Je retravaillais tous ces faits pour montrer les rapports sociaux de sexe dont les auteurs de ces recherches n'avaient pas vu l'existence.

Laurence Gavarini : *Tu as revisité, retraversé des travaux d'histoire pour leur donner un autre sens, une autre portée interprétative...*

Nicole Mosconi : Voilà. Et après c'est pareil, j'ai fait la même chose en retraversant des textes de Freud, aussi, de Mélanie Klein... parce que j'y trouvais aussi des éléments sur le rapport au savoir qui indiquait à quel point ils étaient porteurs de rapports sociaux de sexe.

Laurence Gavarini : *Et donc après ces jalons théoriques fortement posés dans l'HDR, la question du genre est arrivée, aussi... Est-ce que c'est une continuité dans tes travaux ? une bifurcation ?*

Nicole Mosconi : Cette question du genre est arrivée dès l'HDR... C'est d'ailleurs ce qui n'a pas plu à Mireille Cifali.

Laurence Gavarini : *Historiquement parlant, la question du genre est*

apparue, en tant que telle, bien plus récemment dans les objets et problématiques de recherche que celle des rapports sociaux de sexe ou que la question des femmes. Elle a, selon moi, apporté un nouvel éclairage...

Nicole Mosconi : Pour moi... c'est la même chose ! Ma définition du genre, c'est celle de Joan Scott, c'est-à-dire qu'il n'y a de genre que quand il y a un rapport de pouvoir entre les groupes de sexe. C'est la question du rapport de pouvoir.

Laurence Gavarini : *Tu te situes donc plus du côté de Scott que de Butler... Il faut rappeler qu'il ne s'agit pas des mêmes lectures et approches de la question du genre. Mais, alors ce qui m'intrigue dans ta position, c'est que Butler permettrait, selon moi, de faire le pont avec la psychanalyse !*

Nicole Mosconi : C'est vrai. Mais moi, celle qui ferait le plus le pont avec la psychanalyse, et qui pour moi est vraiment essentielle, c'est Sabine Prokhoris. Je trouve que ce qu'elle a fait, elle, à la fois *Le sexe prescrit : la différence sexuelle en question* et puis l'autre, *La psychanalyse excentrée*, ce sont des livres... extraordinaires.

Laurence Gavarini : *Il me semble que Butler dépasse la question de l'assignation, non pas qu'elle nie évidemment les configurations sociales, les déterminants sociologiques... Mais elle tire la question du genre du côté d'un choix subjectif ou de... comment dirais-je encore... d'un processus... Je pense ici à son travail sur le performatif qu'elle emprunte à Austin. En termes non butleriens, je dirais qu'elle nous permet d'aborder le genre et la sexualité du point de vue du sujet de l'énonciation... Et là-dessus tu n'es pas trop d'accord, je crois... C'est trop lacanien, n'est-ce pas ?*

Nicole Mosconi : Son hypothèse du performatif, je trouve ça assez génial. Je suis en train de travailler là-dessus, en un sens... mais il faudrait que... enfin je la lis... j'ai du mal des fois à la comprendre, moi... Butler... Elle est complexe, enfin... j'ai regardé à peu près tous ses livres et... En ce moment, je veux faire un livre et puis je n'y arrive pas. Alors c'est un peu symptomatique, mais parce que justement je ne sais pas bien ce que je pense. Mais je suis en train d'élaborer des choses... tu vois, ça va peut-être m'aider. Le concept de performatif est un concept linguistique. Enfin, de philosophie du langage, plutôt, disons. Donc ce qui me gêne finalement dans sa position, c'est qu'elle pense qu'elle peut le transposer par-delà le déclaré, le discours, dans les pratiques. Et justement, je ne suis pas sûre que la transposition fonctionne bien. De plus en plus, je me pose cette question. Au début je me disais : « C'est génial, son histoire de performatif, effectivement » mais... Si tu veux, ce n'est pas parce que je pense qu'il y a des rapports sociaux de sexe que je suis déterministe ! Je suis en train de travailler avec Wittgenstein. Parce que Wittgenstein c'est quelqu'un qui, à travers sa notion de jeux de langage et sa notion de forme de vie, cherche à montrer sans cesse que notre langage est toujours arrimé à nos pratiques. Et même s'il interprète ce qu'on pourrait interpréter en termes de discours comme des pratiques : par exemple calculer, c'est une pratique, ce n'est pas un discours, pour lui. Et je pense que c'est plus fécond. Ce qui m'ennuie

chez Butler, tu vois quand j'y pense, c'est une chose qui m'ennuyait déjà chez Foucault, je vais te dire à travers une critique de Mendel que je trouvais très éclairante, quand il disait: « Finalement Foucault, c'est les mots sans les choses ». Et je me demande si avec son histoire de performatif, Butler ne fait pas la même chose. Alors que moi je crois, de plus en plus, que tout ce qui est de l'ordre du genre est tellement imprimé dans des apprentissages oubliés et dans le corps, que ce n'est pas seulement du discours, c'est quelque chose de plus matériel que ça. Tu vois ? Et c'est ça qui me gêne dans son histoire de performatif, c'est que du coup, pour elle, quand elle le décrit... dans *Trouble dans le genre* par exemple, c'est beaucoup des façons de s'habiller, des façons de se comporter extérieures, tu vois ?

Laurence Gavarini : *Je suis tout à fait d'accord : le genre n'est pas que du discours ! Ou du moins faudrait-il préciser qu'il s'agit d'un discours de mots inscrits dans des représentations, dans de l'imaginaire, dans le corps... Dans Trouble dans le genre, Butler fait le lien avec le théâtre, « j'ai cherché à montrer comment l'acte de parole relevait à la fois de la performance (et qu'il comporte donc une dimension théâtrale, qu'il est présenté à un public, sujet à une interprétation) et du langage, induisant un ensemble d'effets par sa relation d'implication avec les conventions linguistiques ». Reste à savoir si dans les performances, elle intègre des éléments subjectifs et sociaux de la posture, du geste, du corps, autres que langagiers et que je rapprocherais, quant à moi, de tous les éléments qui participent au positionnement sexué du Sujet*

Nicole Mosconi : Voilà et pour moi, il y a quelque chose, là, qui cloche. Pour moi ce positionnement l'est autant par les pratiques que par le langage. Ou en tous cas un langage qui est une vraie... qui est déjà une pratique.

Laurence Gavarini : *nous entendons ici une remarque très Castoradienne !*

Nicole Mosconi : Ah oui ! Alors ça, tout à fait ! C'est extrêmement important ! J'ai lu *L'institution imaginaire de la société*, à fond !

Philippe Chaussecourte : *Ce que vous disiez, et ce que disait Nicole aussi, à propos des mots et du langage, me faisait penser à ce que peuvent dire les psychanalystes qui s'occupent des nourrissons, sur la façon dont peut se transmettre le transgénérationnel. Et les observations de nourrissons à la Esther Bick nous montrent bien que cela a à voir avec le handling maternel, et bien sûr le holding...*

Nicole Mosconi : Eh oui

Philippe Chaussecourte : *C'est-à-dire que ça peut être vraiment dans le soin donné concrètement au nourrisson que quelque chose se transmet...*

Laurence Gavarini : *Oui, c'est infra-langagier... je suis assez d'accord. Toutefois, pour moi, cela fait partie du langage, ce serait « l'en creux » du langage!*

Philippe Chaussecourte : *Est-ce que c'est quelque chose comme ça, à quoi tu fais référence ?*

Nicole Mosconi : Oui, oui, moi j'ai toujours été convaincue que quand on s'occupe d'un nourrisson, on le fait, on fait des choses... « On fait », « on fait »... on est dans le *care*, au sens...

Laurence Gavarini : *physique...*

Nicole Mosconi : la main dans le caca, au sens strict. On fait des choses qui sont imprimées en nous sans doute par notre propre mère... alors peut-être aussi au-delà. Parce que notre mère elle-même...

Philippe Chaussecourte : *Bien sûr ! C'est ça ! Des psychanalystes ont montré, par exemple, le rôle du grand-père maternel. Quelque chose de la masculinité de l'enfant transmise par la mère qui serait en lien avec ce qu'aurait pu lui en transmettre son propre père*

Laurence Gavarini : *Ce sont des empreintes... ou des dépôts...*

Nicole Mosconi : Oui, et quand c'est déposé dans une fille... tu vois ?

Philippe Chaussecourte : *Ça peut être aussi déposé aussi sous forme de masculinité !*

Nicole Mosconi : Ah, tout à fait ! Moi je pense aussi !

Philippe Chaussecourte : *Et pourtant, en même temps que ceci qui serait comme « acquis », je ne peux m'empêcher de penser que des tenants des observations de nourrissons disent aussi : « Oui, mais quand même, il y a des jeux de garçons ! » ; et quand on voit un petit petit garçon qui prend une breloque et qui la fait passer entre les espaces séparant les planches du banc en bois sur lequel il se trouve..., ça m'interroge, ça !*

Laurence Gavarini : *Oui, ou qui brandit des bâtons comme ça...*

Nicole Mosconi : Ça c'est sûr... moi je vois mon petit-fils qui brandit... tout ce qu'il trouve, d'ailleurs... mais enfin, maintenant il a une épée, alors ça va... Et c'est vrai que... ma petite fille n'a jamais fait ça. Enfin est-ce qu'elle n'a jamais fait ça ? Faudrait peut-être quand même que je nuance un tout petit peu...

Philippe Chaussecourte : *Voilà ; c'est intéressant ces choses-là... Pour moi, c'est vraiment des choses de fond, très passionnantes... ! Il y a des choses qui se transmettent c'est sûr ; est-ce qu'il y a des choses qui seraient inscrites suivant le sexe ?*

Nicole Mosconi : Y avait un moment dans mon analyse où... je vais régulièrement faire mon marché le samedi matin, et quand je sortais de ce marché, je ne savais plus s'il fallait aller à droite ou à gauche, pendant mon analyse. Et vraiment, j'ai bien compris un moment que c'était autour de : je ne savais plus si j'étais une fille ou un garçon, tu vois ? Enfin ou disons, féminine et masculine. Ça, c'est... c'est vrai ! Et là, je suis tout à fait d'accord que pour chacun et chacune : c'est totalement complexe, très difficile... et c'est vrai que... moi je ressens ça très, très fort ! J'ai des aspects masculins que j'assume totalement !... Enfin ma combativité en est certainement un...

Laurence Gavarini : *voilà typiquement des choses – qui sont en fait des*

représentations et des signifiants – qui ont été déposées en nous... et qui agissent comme des déterminants psychiques dans les opérations par lesquelles nous nous construisons dans notre identité sexuée.

Nicole Mosconi : Tout à fait, oui oui !

Laurence Gavarini : *On peut le dire comme ça ! On peut aussi dire que ces choses, nous les avons... absorbées. Pour moi, cette métaphore du dépôt ou de l'absorption consiste à montrer que notre identité résulte d'un processus dynamique...*

Nicole Mosconi : Oui. Je me souviens que ma mère était très investie par son propre père et que... et que pour moi ça a joué aussi !

Philippe Chaussecourte : *Dans l'observation de nourrisson que j'effectue en ce moment, d'une petite fille que j'ai observée à trois jours et qui va avoir deux ans, observation qui continue une fois par semaine, bon, et bien je vois que son rapport à son père n'est pas le même, que le handling du père par rapport à elle n'est pas du tout le même que celui de sa mère et que, elle ne se comporte pas de la même façon avec chacun d'eux... Est-ce que c'est lié à des représentations du père, comme « déjà c'est une fille donc je... » Qu'est-ce qu'il induit ? Qu'est-ce qu'il n'induit pas ?*

Nicole Mosconi : J'en suis sûre, je suis sûre que ça joue, ça. Et je suis sûre qu'il y a des éléments inconscients qui jouent aussi.

Laurence Gavarini : *Je suis tout à fait d'accord, mais est-ce que c'est là que vient se nicher la domination ?*

Nicole Mosconi : Oui pour moi ça vient déjà là. Pour moi c'est déjà là.

Laurence Gavarini : *En même temps regarde, tout ce que tu as dit sur les investissements croisés de ton père et de ta mère, ça amène à... Comment dire... On peut investir une fille aussi, tu vois...*

Nicole Mosconi : Bien sûr, mais...

Laurence Gavarini : *y compris du côté du savoir...*

Nicole Mosconi : Mais quand même, moi j'ai vécu avec cette sorte de malédiction, tu vois ; pour moi c'était quand même une sorte de malédiction... Si j'avais été un garçon, j'aurais été plus satisfaisante, tu vois... Plus satisfaisante !

Laurence Gavarini : *Mais tu n'aurais peut-être pas fait grand' chose...*

Nicole Mosconi : Mais non ! Mais bien sûr !

Laurence Gavarini : *Parce que c'est quand même aussi du côté du manque, du côté du ratage, de l'impossible collage aux désirs parentaux que se passent les relations filiales et les identifications... Non ?*

Nicole Mosconi : Tout à fait, mais c'est vrai que bon, je ne m'en plains pas, finalement ! Et en plus, j'ai quand même perçu, je le dis dans mon livre parce que c'est vrai ! – Ça m'a énervée que mon père ne comprenne pas ça – il le disait d'une certaine manière, avec une espèce de tendresse ! Quand il a dit ça ! Mais moi j'ai quand même entendu que j'étais « ça », ce n'était pas facile, ça...

Philippe Chaussecourte : *Ce sont de graves questions, pour moi... et je ne connais pas « d'observation psychanalytique » de nourrisson, avec tous les guillemets qu'il faut, dont le matériel aurait été examiné sous cet angle-là. Alors que ce serait très intéressant ! Même si c'est une fois par semaine... voilà, une fois par semaine pendant deux ans, ce n'est pas négligeable...*

Nicole Mosconi : Il y a quand même les psychologues qui ne travaillent pas du tout dans une perspective psychanalytique et qui ont fait pas mal d'observations maintenant du comportement des parents avec des bébés, et l'histoire du *handling*, ils l'ont vue ! Ils l'ont vue, maintenant. Ils le disent ! Enfin ils disent que la manière dont on... tient, dont on... s'occupe de... enfin d'un bébé fille et d'un bébé garçon n'est pas la même, que les discours aussi ne sont pas les mêmes et c'est difficile de penser que l'enfant n'entend pas des choses... Et puis... alors aussi, les pères et les mères... Moi je regarde mes filles et leurs conjoints ou compagnons. Il y a une famille où c'est vraiment caricatural, je veux dire, la différence entre ma fille et son mari dans la manière de s'occuper des bébés, de leurs bébés... Ils s'en occupent beaucoup l'un et l'autre mais vraiment c'est très différent ! C'est-à-dire que c'est beaucoup plus physique chez le papa, même avec la fille ; c'est une fille aînée. C'est fou ! Il lui fait faire plein de trucs... Et puis il a un discours qu'on n'entend pas souvent par rapport à une fille ! Il lui dit quand elle se fait mal : « Ah mais tu es courageuse, hein, tu ne te plains pas, hein parce que c'est pas très grave, quand même... » Et ça marche ! Alors que parfois dès qu'un enfant tombe, si les parents ont l'air de s'affoler, ils se croient obligés de pleurer.

Philippe Chaussecourte : *Mais ce que je vois moi c'est que la petite fille, quand son père lui dit ça, c'est vraiment quelque chose que je vois aussi dans l'observation. C'est-à-dire que le père la fait tourner...*

Nicole Mosconi : Voilà, c'est ça ! Et elle est ravie !

Philippe Chaussecourte : *Et elle résiste à tout ! Quand il lui arrive quelque chose, une petite chute par exemple, lorsque c'est sa mère qui en est témoin et que celle-ci s'inquiète, cette forme d'attention fait que la petite fille se laisse aller à pleurer alors qu'avec son père, qui banalise souvent ce genre d'événement, elle ne s'émeut pas outre mesure.*

Laurence Gavarini : *Donc ce qui est intéressant dans cet exemple, c'est qu'on voit bien qu'il y a de la différence qui se construit.*

Nicole Mosconi : Oui !

Laurence Gavarini : *au fil de ces expériences, mais elle ne va pas porter forcément la fille du côté de la soumission ! Ça peut la porter aussi du côté de... l'affirmation de soi.*

Nicole Mosconi : Oui oui ! Alors là je peux te dire que ma petite fille, elle est loin d'être soumise !

Laurence Gavarini : *Mais bon, là, on est historiquement face à une génération charnière, qui a déjà elle-même été élevée dans le féminisme. Ce sont des parents qui ont été élevés avec ces idées !*

Nicole Mosconi : Oui...

Laurence Gavarini : *Que les parents aient été très conscients ou pas, il n'empêche que ces mutations à la fois familiales et éducatives se sont imposées ! Moi ce qui me paraît important, c'est que...*

Nicole Mosconi : Oui mais si tu veux, j'ai deux familles complètement opposées. L'une, c'est assez souple, et l'autre, c'est au contraire, plutôt tonique. Je n'ai pas élevé mes enfants aussi sévèrement. Mais en même temps, c'est des rapports... justement, elle n'a pas peur du tout ! Et quand elle est avec nous elle en profite : elle n'obéit pas. On a un mal fou à la faire obéir, alors qu'elle obéit avec ses parents ! Tandis qu'avec nous elle n'obéit pas et elle joue complètement le défi, la remise en cause constante de ce qu'on dit...

Laurence Gavarini : *Cette fillette a bien compris qui était sa grand-mère !*

Nicole Mosconi : À trois ans et demi ! Et son grand-père, probablement, hein ! Parce qu'on est souvent là en même temps... Mais mon hypothèse quand même... c'est qu'on a tous été élevés, façonnés dans ce système que j'appelle l'ordre sexué maintenant. Les enfants bien sûr, mais les parents, de la même façon. C'est un ordre ! Et justement, cet ordre-là, je pense que, aussi féministe qu'on soit, cet ordre-là on le porte en nous, très fortement, et ça produit des choses... ça produit des choses dans la manière dont on élève nos enfants...

Laurence Gavarini : *Oui, je suis d'accord. Mais ce qui se produit n'est pas forcément soit du côté de la domination soit de celui de l'assujettissement ou de la soumission. Par exemple, la soumission n'appartient pas en propre aux femmes...*

Nicole Mosconi : Ah oui. Mais... Quand même, le défaut de légitimité que j'ai senti très très longtemps... je fais l'hypothèse – peut-être ai-je tort – que je ne l'aurais pas senti de la même façon si j'avais été un homme, très probablement, si j'avais été un homme, enfin bon, j'en sais rien, mais à mon avis j'aurais fait de la philosophie ! Et pas des sciences de l'éducation. Parce que quand même, même si je m'insurge contre les représentations et les croyances, je considère que dans la hiérarchie des disciplines, la philosophie est plus haut que les sciences de l'éducation ! Et si « ça » avait été un garçon, qu'est-ce qu'il aurait dit, tu vois ? Parce que ça l'aurait peut-être aussi inhibé par rapport à ça !

Laurence Gavarini : *Eh oui ! ce n'est pas forcément facile de rivaliser avec le père, pour un homme... pour un « mec »...*

Philippe Chaussecourte : *Justement, peut-être qu'il aurait choisi une voie que le père n'avait pas explorée... Faire des lettres c'était entrer dans une forme de concurrence avec le père...*

Laurence Gavarini : *Il serait peut-être... tu serais peut-être devenue artiste ?*

Nicole Mosconi : Oui... Alors ça c'est très très curieux ! Parce que ce n'est pas du tout quelque chose de possible, je ne sais pas pourquoi... Mon père

était très bon en dessin, son professeur de dessin lui avait dit : « si vous achetez des couleurs, du papier, je vous emmènerai... je vous apprendrai plus... ». Et alors, l'histoire qu'il racontait, c'était : « Je ne pouvais pas demander ça à mes parents, ils n'avaient pas assez d'argent pour... ». Je ne sais pas, il avait encore son père, il est mort très jeune mais... Enfin... C'est comme ça qu'il le voyait ! Lui, il ne se pensait pas en tout cas légitime de demander ça.

Philippe Chaussecourte : *Il aurait pu trouver d'autres voies pour le faire, aussi... Dans des conditions comme ça, peut-être que « Nicole » se serait battue, elle serait allée chercher le matériel... Voilà !*

Nicole Mosconi : Oui... Enfin lui c'est la situation d'aîné, très conscient, très responsable des autres, très investi par sa mère... Moi j'ai vu les jalousies des autres par rapport à lui... Mais enfin c'est lui qui avait le mieux « réussi »... C'était une famille où les filles, la situation des filles était très difficile... Il y avait trois garçons et deux filles, et vraiment... les filles n'étaient pas du tout investies par la mère. Et la dernière, mon père l'aimait beaucoup et d'ailleurs, et quand il a eu sa maladie d'Alzheimer, il me confondait avec elle. Justement, nous étions allés consulter un médecin spécialiste de cette maladie, et lors de l'interrogatoire rituel pour savoir ce qu'il mémorisait encore, ou non, le médecin lui dit : « Vous... vous demeurez où ? Vous êtes marié... Et vous avez des enfants ? » Alors mon père lui répond : « Oui, j'ai un garçon ! ». Le médecin se tourne vers moi et me dit : « Mais vous m'avez bien dit que vous étiez sa fille unique ? ». Je lui ai répondu : « Oui, oui, je vous ai dit ça, c'est vrai... ». J'ai alors pensé : « C'est quand même rare, qu'un truc que tu as trouvé dans ton analyse, soit confirmé comme ça ! ».

Laurence Gavarini : *Mais ce dont tu nous parles ici ce sont des endroits, des places, où on a été mis par nos parents ! Cela nous renseigne sur la question de savoir par quel désir on a été porté et puis il y a ce qu'on a pu tricoter, fabriquer avec ça... C'est là qu'interviennent les processus de construction du Sujet. Et pour être castoriadienne, aussi, je rappellerais que cette construction dépend également des conditions socio-historiques...*

Nicole Mosconi : Ah oui, tout à fait. On peut dire aussi qu'on a été quand même à une époque où... enfin, on a pu aller au lycée, passer le bac, faire des études après le bac, en tant que filles. Dans ma tête, vraiment c'était : « Moi, je ne pense pas aux garçons avant d'être à l'École ! », ça c'était le moment où ça commençait à devenir possible ! Mais avant...

Laurence Gavarini : *Sans doute que la sublimation était nécessaire pour arriver jusque-là... pour pouvoir franchir ces étapes-là ! Il faut atteindre un certain niveau d'ascèse... pour réussir...*

Nicole Mosconi : Ah oui, oui oui oui ! Mais vraiment pour moi c'était quelque chose, c'était évident ! Parce que je ne voulais pas forcément rentrer à l'École, parce que... ce n'était pas évident... il n'y avait pas beaucoup de gens qui le faisaient et je n'étais pas sûre du tout... je ne tenais pas la tête de classe en khâgne... Mes profs me disaient que j'avais des chances. Ma prof

de latin, qui en général voyait bien les choses, m'avait dit : « Vous ne serez pas reçue cette année, mais l'année prochaine vous aurez vraiment vos chances ». Et alors c'est très marrant parce que... j'ai une amie qui, elle, a fait Fontenay, et le prof lui avait dit aussi : « Vous ne serez pas reçue cette année ». Et elle, elle a vécu ça comme une condamnation... Bon, ça n'empêche, elle s'est battue et elle a été reçue ! Alors que moi je n'ai pas du tout vu ça comme une condamnation ! Je trouvais ça absolument logique. Elle me disait : « Vous ne savez pas encore assez de choses ». Et je ne pouvais qu'adhérer à ce qu'elle disait ! C'était vrai ! C'est marrant quand même, ces prophéties que font les gens, et l'effet que ça peut faire ! Parce que c'est vrai, ça aurait pu m'inhiber complètement ! Et ça ne m'a pas inhibée...

Philippe Chaussecourte : *Sur le plan associatif c'est intéressant, parce que tu es passée de la prophétie de ton père... au rapport au savoir... et, finalement, à quelque chose sur la prophétie d'une enseignante...*

Nicole Mosconi : Oui oui ; quand Jacky Beillerot a proposé sa notion de rapport au savoir, je me suis dit : « Il a trouvé un truc génial ! Faut creuser ça, c'est génial ! ».

Philippe Chaussecourte : *Chère Nicole, merci beaucoup pour ces échanges passionnants où tu nous a fait généreusement partager beaucoup des éléments que tu as toi-même élaborés à propos de ton rapport au savoir, nous ayant ainsi apporté un éclairage très original sur la construction de ton identité de chercheuse en sciences de l'éducation.*

Pour citer ce texte :

Gavarini, L. et Chaussecourte, P. (2011). Entretien avec Nicole Mosconi. *Cliopsy*, 5, 99-126.